

LES ANCÊTRES

I

Ils sont vieux ; Dieu, qu'ils sont vieux !

Des nombreux hivers vécus les frimas demeurent sur leurs têtes — monts aux neiges éternelles ; sur leurs joues ridées demeure le carmin des printemps vécus — roses fripées, mais encore roses ; un sourire charmant illumine leurs bouches, leurs prunelles sont calmes et limpides, et l'âge orne leurs fronts de son diadème de sérénité.

En quels temps tranquilles, en quels temps sans fièvres ni heurts ont-ils donc vécu ? On dirait qu'ils ont ignoré les tempêtes qui brisent et les chagrins qui consomment.

Dans leur retraite où bourdonne seulement le silence de la plaine, voici qu'arrive un grand jeune homme pâle, à l'œil plein d'inquiétude, et si las d'allures.

Et tout de suite, avec angoisse, l'aïeule demande :

— Pourquoi, mon enfant, cette pâleur et cette mine lasse ?... Et pourquoi tant de tristesse dans tes yeux ?

Dis-nous quelle peine rend ta bouche si grave ? L'enfant ne voulut rien dire.

Aucune peine, en vérité, mais la vie seule le faisait pâle et triste — la vie sans horizon et vide de sens !

L'aïeul, devinant cela peut-être, parla ainsi :

— Demeure avec nous et tu retrouveras insouciance, rires et bonheur de tes premiers ans. Nous t'apprendrons à priser les fleurs que Dieu créa pour nous charmer, les nuits qu'il créa pour apaiser nos fièvres, et les étoiles qu'il créa pour grandir notre âme jusqu'à lui.

— Eh bien ! je demeurerai ici, dit l'enfant.

II

Or, le jeune homme tomba malade.

Dans son lit aux rideaux blancs, dans son lit blanc il dort paisiblement, tandis que l'aïeule veille à son chevet — ô la maternelle aïeule !

Soudain, il s'agite et frissonne, puis ouvre de grands yeux hagards où des feux étincellent, et il divague à mi-voix :

— Je vois deux flammes — deux cœurs, croirait-on, qui se poursuivent, et voici que tout à coup l'un dévore l'autre.

— Ce n'est rien, répond l'aïeule avec effroi ; c'est seulement le vent qui vient d'agiter et d'éteindre les flambeaux. Dors, mon enfant.

— Je vois s'avancer un chien furieux avec deux prunelles rouges de sang. Arrêtez ce chien furieux...

— Dors, mon enfant. Les prunelles que tu vois, c'est la lune rousse qui se réfléchit et court dans la vitre qui tremble.

— Je vois un cimetière où vont des squelettes drapés en des lin-céuls blêmes. — O leurs yeux de phosphore ! — et ces squelettes cadencent une musique étrange en me faisant signe d'aller vers eux.

— Ce ne sont point des squelettes que tu vois, mais les peupliers que la lune drapait de sa lumière blême, que la brise berce de sa douce chanson, à travers lesquels scintillent des étoiles — prunelles phosphorescentes !

— Je vois maintenant venir à moi des vierges vêtues de robes bleues et blanches. Combien roses leurs lèvres, candides leurs fronts et tendres leurs regards !

— Dors, cher enfant : les vapeurs blanches et bleues qui se balancent dans la plaine, qui se partagent au soleil levant, que le soleil empourpre à peine, sont les vierges que tu vois.

III

Le jeune homme, hélas ! revint bientôt de ses songes fous et charmants, et avec quelles amertumes dans l'âme ! Le monde entrevu n'était que vision éphémère, et le bonheur saisi qu'un leurre.

Il guérit. Et la réalité lui parut ridicule et sinistre autant que naguère.

PRÉSENT DE VALEUR



Hastein. — Me bronz-vous pour un smugler Mister ovier ta touane. C'êtré ein gatteau pour mein betit vis. Gompnen te trois, chai à bayer ?



M. Hastein (cher lui). — F'la ce gue chapel'e ein animal padi pour les avaires.

II

pas fort gai, plaît beaucoup en ce moment.

On a fait pour la comtesse A... un bateau bien intéressant : il était rempli par sa mère, qui ne l'a point élevée, qu'elle connaît à peine, et par sa belle mère, qu'elle aime avec la plus vive tendresse. Elle a répondu : Je sauverais ma mère et je me noierais avec ma belle mère.

MÉDITATION HEUREUSE

Un jeune poète, qui n'a pas encore trouvé à publier un ligne, cause avec un de ses amis.

— Tu es songeur ! Qu'as-tu donc ?

— Je médite, fait l'ami.

— Veinard ! dit le poète, je voudrais bien pouvoir m'éditer, moi aussi...

IV

L'aïeule dit à l'aïeul :

— Comme notre enfant dort aujourd'hui d'un sommeil long et tranquille ! Pourtant dans la vasque de la fontaine, au milieu du jardin, le soleil mire son visage de feu : voici midi. Laissons dormir notre enfant, puisqu'il repose si paisiblement.

Après un moment, l'aïeule dit encore, avec un vague effroi cette fois :

— Comme notre enfant sommeille longtemps ! Doucement, sans bruit, si nous allions le voir dormir ?

Et les ancêtres montent à pas discrets.

Derrière les rideaux blancs, dans le lit blanc, le jeune homme repose, immobile et calme, le visage empreint d'une paix ineffable et, sur les lèvres, un demi-sourire — un sourire triste et si las !

En vérité, comme il dort d'un sommeil tranquille ! Son souffle même éteint.

L'aïeule, soudain, pousse un cri déchirant : l'enfant était mort en rêvant au paradis.

L'aïeule, pleurante, tombe dans les bras de l'aïeul, qui pleure.

Alors elle sanglote :

— Pourquoi restons-nous ici, ô nous couverts de givre, puisque ceux que le printemps fleurit de ses roses s'en vont !

Et les ancêtres pleurent dans les bras l'un de l'autre, demandant à mourir eux aussi.

EN BATEAU

— L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux a recherché d'où provenait cette expression familière "monter un bateau," et voici la curieuse lettre qu'il a reçue :

"Le jeu des bateaux est toujours fort à la mode, écrivait, en 1773, une dame de la cour. On vous suppose dans un bateau prêt à périr avec les deux personnes que vous aimez ou que vous devez aimer le mieux, et ne pouvant en sauver qu'une ; et l'on a l'indiscrétion de vous demander quel choix vous ferez !

Ce jeu, qui ne paraît